

ФРАНЦУЗСКИЙ ЯЗЫК

Номинация «Перевод художественной литературы»

Alphonse Daudet

Les Contes du lundi

A. Lemerre, 1880 (p. 1-9).

LA DERNIÈRE CLASSE

(récit d'un petit alsacien)

Ce matin-là, j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand-peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair !

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature ; et je pensai sans m'arrêter :

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? »

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

« Ne te dépêche pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez tôt à ton école ! »

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue : les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut, tous ensemble, en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

« Un peu de silence ! »

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu ; mais, justement, ce jour-là, tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez, si j'étais rouge et si j'avais peur !

Eh bien, non ! M Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement :

« Va vite à ta place, mon petit Franz ; nous allions commencer sans toi. »

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte

de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous : le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste ; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords, qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

« Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français !...

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là ! Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar ! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme !

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et, maintenant, je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait...

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ! mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

« Je ne te gronderai pas, mon petit Franz, tu dois être assez puni... Voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : Bah ! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. Et puis tu vois ce qui arrive... Ah ! ç'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : Comment ! Vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue !... Dans tout ça, mon pauvre Franz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

« Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher

? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler ? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênaï pour vous donner congé ?... »

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide : qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison[1]... Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui, non plus, n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : France, Alsace, France, Alsace. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe, pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent ; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits qui s'appliquaient à tracer leurs bâtons, avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

« Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi ? »

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez ! depuis quarante ans, il était là, à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage ; les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même, il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le ba be bi bo bu. Là-bas, au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelaï les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait, lui aussi ; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendraï de cette dernière classe...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

« Mes amis, dit-il, mes amis, je... je... »

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

« VIVE LA FRANCE ! »

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main, il nous faisait signe :

« C'est fini... allez-vous-en. »

JACQUES PRÉVERT

Page d'écriture

Deux et deux quatre
Quatre et quatre huit
Huit et huit font seize...

Répétez! dit le maître

Deux et deux quatre
Quatre et quatre huit
Huit et huit font seize...

Mais voilà l'oiseau-lyre
Qui passe dans le ciel
L'enfant le voit
L'enfant l'entend
L'enfant l'appelle :

Sauve-moi
Joue avec moi
Oiseau!

Alors l'oiseau descend
Et joue avec l'enfant
Deux et deux quatre...

Répétez! dit le maître

Et l'enfant joue
L'oiseau joue avec lui...

Quatre et quatre huit
Huit et huit font seize
Et seize et seize qu'est-ce qu'ils font ?
Ils ne font rien seize et seize
Et surtout pas trente-deux
De toute façon
Et ils s'en vont.

Et l'enfant a caché l'oiseau
Dans son pupitre
Et tous les enfants
Entendent sa chanson
Et tous les enfants
Entendent la musique

Номинация «Перевод текстов общественно-политической тематики»

LES ELITES EN FRANCE : QUI SONT-ELLES ?

Que sont les élites en France ? De qui se composent-elles ? Comment se forment-elles ? Comment se reproduisent-elles ? En quoi monopolisent-elles le pouvoir ?

L'élite désigne, dans une société donnée, les individus de premier plan, considérés comme les meilleurs. Par sa supériorité, l'élite domine le reste du groupe social et a tendance à monopoliser le pouvoir, parfois (souvent ?) pour son propre intérêt.

La société française, bien que qualifiée de démocratique, est largement dominée par ses élites, elles-mêmes soumises à l'influence des élites internationales. Les élites françaises forment une classe sociale à part entière, présentant une certaine homogénéité et un certain niveau de solidarité.

On parlera ici d'élite aristocratique, dont les principaux représentants sont des hommes blancs, aisés, urbains et souvent assez âgés.

Une élite ou des élites ?

On peut distinguer dans notre société :

l'élite politique, qui occupe les principaux postes au sein des organes de pouvoir,
l'élite administrative ou « haute fonction publique »,
l'élite économique et financière, qui exerce le pouvoir au sein des grandes entreprises,
l'élite médiatique, qui dirige les médias institutionnels,
enfin, l'élite intellectuelle, qui formalise l'idéologie partagée au sein des élites.

En réalité cette distinction cache une grande uniformité dans le fonctionnement des élites, aussi appelées « caste ». Toutefois, les élites peuvent parfois afficher une désunion de façade pour faire croire au respect du principe de la démocratie et de la séparation des pouvoirs. Ainsi, un journaliste du sérail pourra parfois critiquer un membre du gouvernement...

Les élites aristocratiques : le sentiment d'être en haut.

L'élite aristocratique existe et se maintient avant tout par ce que les individus qui la composent se pensent réellement supérieurs et indispensables à la bonne marche du pays. L'élite s'estime légitime et pense n'avoir rien volé puisque le principe méritocratique de l'égalité des chances est semble-t-il respecté. Il est vrai que les concours des grandes écoles sont ouverts à tous...

Il en résulte un sentiment de mépris par rapport à ceux qui sont « en bas ». Consciemment ou pas, de manière assumée ou non, l'élite considère les gens d'en bas comme incultes, assistés, peu travailleurs, incapables de s'enrichir, incapables de percer et de peser.

Illustration de ce mépris de classe en quelques citations :

« Une gare, c'est un lieu où l'on croise les gens qui réussissent et les gens qui ne sont rien ». Emmanuel Macron, 29 juin 2017

« Le meilleur moyen de se payer un costard, c'est de travailler ». Emmanuel Macron, 27 mai 2016
Aujourd'hui en France, l'élite semble coupée du peuple, et se sent différente de lui.

Autre illustration avec cette citation de Bernard-Henri Levy : « Le peuple n'a-t-il pas, une fois qu'il s'est exprimé par définition le dernier mot ? A quoi le démocrate, le vrai, répondra : la démocratie c'est le peuple en effet ; la volonté souveraine du peuple ; mais le peuple peut errer, sa souveraineté s'égarer, il peut, livré à lui-même, se donner de mauvais maîtres et choisir, cela s'est vu, de grands et petits Hitler ; alors pour parer au danger, pour conjurer ce péril d'un emportement toujours menaçant, la sagesse des siècles a prévu des recours – à commencer par cette idée d'une assemblée raisonnable supposée dépositaire d'une sorte de commandement supérieur. »

La reproduction des élites françaises.

Les élites ont pour vocation d'exercer et de garder le pouvoir. Pour cela, elles assurent leur reproduction. Cela passe par le cadre familial et éducatif, et plus précisément par la transmission du capital économique (argent), culturel (connaissances, éducation) et social (réseau).

L'élite se rencontre et se forme dans des lieux précis, de fait fermés au « peuple » :

certains quartiers de grandes villes,
certaines écoles, collèges, lycées, tels Louis-le-Grand et Henri IV,
les grandes écoles, hautes écoles de commerce, Sciences po Paris ou encore l'ENA,
les clubs et cercles,
les organes de direction des entreprises,
les organes de pouvoir étatiques,
les organes de réflexion, think tanks,
les organes médiatiques,
etc.

On peut parler d'endogamie : la reproduction se fait à l'intérieur du groupe.

Cette frange du peuple qui soutient les élites.

Paradoxalement, une part assez importante du peuple soutient l'élite aristocratique, consciemment ou non, cela par habitude, confort, loyauté ou conservatisme. La force des électorats Macron et Fillon durant l'élection présidentielle 2017 le montrent.

Ce paradoxe peut s'expliquer par la théorie de l'illusion démocratique : les électeurs ont l'impression de participer à un jeu démocratique, alors qu'ils choisissent en réalité entre plusieurs clans issus de l'élite.

On note cependant une nette progression de l'abstention et des scores partis qui contestent l'ordre établi, cela depuis la fin des années 1980. Mais au final, les partis élitistes finissent par remporter les élections, ce qui contribue à renforcer leur légitimité.

Une élite alternative : les acteurs de la société civile.

Face à l'élite aristocratique qui exerce le pouvoir, une autre élite se dresse, composée des leaders de la société civile, dirigeants d'associations, d'ONG, de syndicats, de coopératives, intellectuels, lanceurs d'alerte, ou encore influenceurs. Cette élite « civile » n'exerce pas le pouvoir, mais apparaît comme un contre-pouvoir plus ou moins efficace.

Alors que l'élite aristocratique est coupée du peuple, l'élite civile est insérée dans le peuple et agit pour lui ; elle est le « peuple actif ».

Se sentir d'une élite, ou d'une autre, ou d'aucune.

Fort heureusement, l'origine sociale et familiale n'enferment pas les individus dans leur classe sociale de départ. Un enfant issu de l'élite aristocratique pourra décider de quitter son groupe socio-économique pour intégrer la société civile par exemple.

Ainsi un étudiant de Sciences po Paris n'est pas forcément destiné à devenir un représentant de l'élite dominante. Appartenir à une élite ou non est donc question de choix et de volonté.

Un autre type d'élite qui influe sur la société française : les élites internationales.

Enfin, il faut souligner le rôle majeur des élites internationales, qui influencent largement les élites françaises. Il s'agit notamment des élites économiques et financières européennes et américaines.

Номинация «Перевод текстов экономической тематики»

Des élites économiques à la fois différentes et semblables

Comme tout système de règles, celui de la formation et du recrutement des élites s'enracine et évolue à partir des traditions, dans des cadres juridiques et institutionnels qui varient selon les pays, les aires géographiques et culturelles. Il n'est donc a priori pas surprenant de constater que les différences l'emportent sur les ressemblances dans les comparaisons et études empiriques qui ont été menées jusqu'alors sur les formations et les profils des dirigeants français et allemands.

En France, tyrannie du diplôme d'une grande école

En France, l'université est nolens volens à l'écart de la formation des élites économiques et politiques. Cette formation paraît confisquée par les grandes écoles, véritable voie royale vers les fonctions de dirigeants et qui consacre ainsi la « tyrannie du diplôme initial » (Bauer/Bertin-Mouro, 1995). De manière générale, que ce soit dans la haute administration ou dans les sphères politique ou économique, les dirigeants français sont formés dans des grandes écoles telles que l'ENA, l'Ecole Polytechnique, Ponts et Chaussées, HEC, les ENS, Sciences Po. Selon Joly (2005), environ 70 % des directeurs de cabinets ministériels étaient des énarques dans les années 1990 ; 14 sur 18 Premiers ministres de la Ve République étaient diplômés des grandes écoles et/ou membres des grands corps de l'Etat (Mines, Ponts, Inspection des finances, Cour des comptes et Conseil d'Etat). C'était aussi le cas d'environ 60 % des ministres du gouvernement Jospin, de la moitié des ministres du gouvernement de Villepin. En 2005, 62 % des PDG des 100 premiers groupes français étaient issus de grandes écoles.

Sélection précoce des élites françaises

Le développement important des universités de masse depuis les années 1960 a peu affecté la suprématie des grandes écoles, en dépit de leurs faibles effectifs d'étudiants : au début des années 2000, l'ENA produisait environ 100 diplômés par an, l'Ecole Polytechnique et HEC environ 400 (Hartmann, 2007). Cette stabilité de la sélection s'accompagne d'une précocité qui ne manque pas d'étonner les observateurs étrangers. Une fois l'étudiant de classe préparatoire « admis » dans une grande école, soit deux ou trois ans après le bac, à l'âge de 20 ou 21 ans, son avenir en tant que dirigeant dans le domaine administratif, politique ou économique est assuré - un énarque qui a réussi le concours externe commence en général sa carrière à l'âge de 25 ou 26 ans.

Exception française : le parachutage

Une autre particularité française est constituée par la migration des élites politico-administratives issues de l'ENA et des grands corps de l'Etat vers les postes de direction des grandes entreprises privées françaises. Le phénomène a fait lui aussi l'objet de nombreux travaux (Suleiman/Mendras, 1995 ; Joly, 2005b). Le cas de Daniel Bouton constitue un exemple emblématique. Issu de l'ENA et de l'Inspection des Finances, il est à 38 ans directeur du Budget au ministère de l'Economie et des Finances. En 1991, il passe à la Société Générale, avant d'en devenir, seulement 2 ans plus tard, le directeur général. Ce parachutage ou ce 'pantouflage', puisqu'il s'agit en l'occurrence du passage d'un membre d'un grand corps de l'Etat à l'entreprise privée, est loin d'être un cas isolé (Hartmann, 2007). Il pose problème à plus d'un titre, et en premier lieu parce que la vocation dé-cla-rée de l'ENA est de former des cadres pour la haute fonction pu-blique et non de servir de tremplin vers les fonctions de dirigeants des grandes entreprises pri-vées (cela concernait 11 % des grands patrons français). Ce para-chutage consti-tue en outre un frein puissant à la promotion interne et dévalorise les car-rières longues en entreprise : les 'parachutés' bloquent la carrière de ceux qui ont tra-vailé depuis longtemps et ont fait leurs preuves au sein de l'entre-prise. Seuls 8 % des PDG des 200 premiers groupes français avaient fait une 'carrière-mai-son' en 1995 (Bauer/Bertin-Mourot, 1996). Des travaux récents montrent que cette « con-version de la noblesse d'Etat en aristocratie des affaires » (Dudouet/ Grémont, 2007) a été largement favorisée par les privatisations des grands groupes fran-çais, et aussi que ces anciens commis de l'Etat dominent le monde des grands patrons par l'importance économique des entreprises qui les ont ac-cueillis comme par leurs réseaux d'influence. Et cette prééminence du pôle poli-tico-admi-nistratif ne disparaît pas avec la fin des pri-vatisations : même pen-dant la période 2002-2006, le recrutement des numéro 1 des quarante pre-mières capitalisations boursières voit les dirigeants issus de la haute fonction publique (40 %) arriver devant les dirigeants issus de l'entreprise.

Des élites ou une élite ?

Bourdieu a été l'un des premiers à mettre en évidence le fait que le système de formation des grandes écoles, fondé à l'origine pour créer une méritocratie répu-blicaine, produisait en réalité une classe dirigeante largement homogène, dans la-quelle les classes moyennes et populaires, tout comme les personnes issues de l'immigration, étaient fortement sous-représentées. Dans son ouvrage « La dis-tinction », il avait notamment souligné à quel point le capital culturel produit par la formation élitiste et l'habitus de la bourgeoisie et de la grande bourgeoisie étaient déterminants pour la constitution des élites. Malgré quelques récentes expéri-mentations de démocratisation, force est de constater la grande stabilité du mo-dèle français dans le temps. Ce modèle de formation des élites, que ces der-nières soient politiques, administratives ou économiques, semble toujours se ca-ractériser par une fermeture sociale liée à une approche méritocratique exclusive-ment scolaire et de plus en plus inégalitaire (van Zanten, 2008). L'homogénéité du système de formation et de l'appartenance sociale des élites françaises est même si forte qu'il serait peut-être plus pertinent d'utiliser le concept d'élite au singulier, contrairement à la plupart des autres pays, dont l'Allemagne.

En Allemagne, pas de voie royale...

En Allemagne, la formation des élites économiques n'est pas le domaine réservé de quelques établissements privilégiés comme en France. Il existe aujourd'hui certes quelques écoles supérieures de commerce privées, prestigieuses et chères, mais la formation des dirigeants des grandes entreprises se déroule tradi-tionnellement dans les universités publiques : dans les facultés des sciences, des sciences économiques et de gestion, de droit, et dans les départements technolo-giques. A côté des universités et des universités techniques, les Fachhochschu-len

(équivalent des IUT), avec leurs formations plus courtes d'un an et plus axées sur la formation pratique, jouent également un rôle dans la formation des cadres économiques, même si c'est davantage au niveau des cadres supérieurs que des membres des comités exécutifs et des directoires. Les études menées sur les dirigeants des grandes entreprises montrent que, depuis 1955, il n'existe pas d'université qui constituerait un vivier privilégié pour les carrières de dirigeants. Il n'existe donc pas davantage de hiérarchie établie des établissements de formation.

... mais une grande diversité des parcours et des spécialités

Cette grande diversité des origines géographiques et des formations est aux anti-podes de l'homogénéité française. Les dirigeants allemands sont juristes, éco-nomistes, mathématiciens de formation, ou ingénieurs en chimie, en construction mécanique. Même si cela ne constitue pas la règle, on a vu, dans un passé plus ou moins récent, plusieurs docteurs de musicologie ou de philosophie accéder au poste de président du directoire ou du conseil de surveillance de très grandes entreprises. Daniel Gœudevert, vice-président de VW aux côtés de Ferdinand Piëch au début des années 1990, n'était-il pas germaniste de formation avant d'être nommé président du directoire de Ford-Allemagne? Si on examine de plus près le contenu des formations des dirigeants allemands, on est frappé de constater leur niveau de spécialisation, surtout comparé à leurs homologues français. En France, les filières d'excellence, qu'elles soient des métiers de l'ingénieur ou de la haute fonction publique, forment essentiellement des 'généralistes' préparés aux postes d'encadrement technique ou administratif. Dans de nombreuses filières allemandes, notamment celles des métiers de l'ingénieur, l'aboutissement des études supérieures demeure traditionnellement le doctorat, ce qui implique une spécialisation dans un domaine de la recherche et donc un rapport plus érudit aux savoirs, et souvent une pensée spéculative, ou au moins critique.